guerres; la *guerre païenne* et la *guerre chrétienne*. La guerre païenne est la force au service de la passion, depuis les emportements de la vengeance jusqu'aux calculs de l'ambition. La guerre chrétienne est la force au service du droit, soit que l'on défende son droit personnel, soit que l'on intervienne en faveur du droit d'autrui.

I. La guerre païenne, ou la force au service de la passion.

J'ai voulu éviter l'empire universel. Je le retrouve aujourd'hui au cœur de mon sujet, et force m'est cette fois de m'arrêter devant lui.

L'empire universel se confond avec la guerre païenne. Le glaive est son instrument, ce glaive de la conquête qui ne dit jamais : assez ! parce qu'il est dans la main de la plus froide et de la plus ardente des passions humaines : la domination !

Nabuchodonosor, roi des Assyriens, ayant défait dans une grande bataille son puissant voisin le roi des Mèdes, sentit son cœur s'élever en lui-même, et jura par son trône qu'il étendrait au loin son empire.

Il convoqua donc ses conseillers et ses généraux, et tint dans son palais ce que l'Écriture a si bien nommé le mystère de son conseil : *habuit cum eis mysterium consilii sui*. Ces politiques-là, en effet, ont besoin de mystère; elles craignent le grand jour, et nous savons pourquoi. Car le secret de Nabuchodonosor n'en est plus un; il a passé d'empire en empire de cabinets en cabinets, et il est aujourd'hui l'objet du mépris et de l'indignation du monde entier. *Dixitque cogitationem suam in eo esse, ut omnem terram suo subjugaret imperio*. Le voilà, ce secret ! la voilà, cette pensée superbe autant qu'inepte : dominer sur l'univers entier !

Il appelle Holopherne, le chef de ses milices. " Marche, lui dit-il, contre les peuples de l'Occident, contre ceux-là surtout qui ont osé résister à mes ordres; prends toutes les villes fortes, compte tous les royaumes." Holopherne obéit et ses armées sans nombre se répandent comme des sauterelles sur la face de la terre; partout elles portent, avec la dévastation et la mort, la terreur du nom de Nabuchodonosor, roi des Assyriens. Mais voici qu'au milieu de ces peuples d'esclaves se rencontre un de ces petits États qu'on méprisait déjà, et dans ce petit État, une bicoque cachée dans les montagnes de la Palestine et ignorant le luxe des cités de l'Asie.

Au foyer de ses pères, sous le cilice et dans la cendre, une jeune veuve y pleurait son époux et y priait son Dieu. Judith se lève, au nom de la patrie menacée; armée de sa chaste beauté et de son courage inspiré, elle marche seule au camp des barbares, et n'en revient que tenant dans ses mains de femme—j'allais dire dans ses mains de vierge—la tête du tyran ruisselante de sang.

La petite Judée ! c'eût été grand dommage qu'elle fût devenue une